

Un certain M. Piekielny dans *L'Art de perdre* : la liste Goncourt 2017 passée au crible

Rodrigue Marcel Ateufack DONGMO
Université de Zurich

Abstract: Quoique très prestigieux, le Goncourt ne manque pas de charrier de vives critiques dont l'une des plus virulentes assimile son jury à « une maison de retraite » (Renard). Cette étude interroge les répercussions du non-rajeunissement de son jury dans le choix des lauréats de la liste Goncourt 2017 et analyse les dessous des invariants thématique et poétique de cette liste. Elle questionne les enjeux qui ont notamment présidé au choix de *L'Ordre du jour* d'Éric Vuillard par le Goncourt et à celui de *L'Art de perdre* d'Alice Zeniter par la plupart des Goncourt jeunes. S'il est vrai que la consécration de ces deux romans par deux jurys que plusieurs décennies séparent traduit un conflit de génération, il y a surtout lieu d'y voir une différence de perspectives, le choix de l'un comme de l'autre étant surtout dicté par la résurgence du nationalisme en Europe.

Keywords: Prix Goncourt, nazisme, immigration, nationalisme, exofiction, sociétés de marché

Préambule : De la critique du Goncourt

Le prix Goncourt est le prix littéraire français le plus ancien. Il a été créé en 1902 et, depuis le 21 décembre 1903, il consacre chaque année un écrivain d'expression française. Même s'il demeure le plus prestigieux auquel peut aspirer un écrivain français, le Goncourt draine de nombreuses critiques. On lui reproche entre autres l'inamovibilité des membres de son jury ainsi que des affinités que ceux-ci entretiendraient avec les grandes maisons d'édition telles que Gallimard, Grasset et Le Seuil (« Prix Goncourt » 2011), de telles affinités ne garantissant pas l'objectivité du choix Goncourt. Les statistiques prêtent manifestement le flanc à cette critique, car parmi la trentaine d'éditeurs lauréats du Goncourt depuis 1903, le trio Gallimard, Grasset et Le Seuil réunit à lui seul plus de la moitié des récompenses : en cent quinze éditions du Goncourt, Grasset a été consacré dix-sept fois, Gallimard trente-sept fois et Le Seuil six fois ; ce qui fait un total de 60/145, soit un pourcentage de 52.16 %. En 1999, le magazine *Lire*, alors dirigé par Pierre Assouline, actuellement membre de l'Académie Goncourt, alla même jusqu'à affirmer que le prix « Goncourt couronne rarement le meilleur roman de l'année » (Sénécal 1999). On pourrait ajouter à ces critiques la quasi-absence d'auteurs issus du grand ensemble dit francophone : en cent quinze éditions, seuls sept (6.03%) écrivains non français ont reçu la reconnaissance du Goncourt. Pour un prix littéraire supposé récompenser les auteurs d'expression française, il y a matière à réflexion. On note aussi une très faible

représentation de la gent féminine : tout juste dix femmes consacrées depuis 1903, soit 8.6% ; ce qui correspond à une femme pour 10,5 hommes. Faut-il en déduire que le facteur genre est déterminant dans la compétence littéraire d'un écrivain ? Y aurait-il plutôt dix fois plus d'hommes que de femmes dans l'univers littéraire en langue française ? Quoi qu'il en soit, le très faible pourcentage de femmes lauréates du Goncourt depuis sa création laisse songeur et cette interrogation est renforcée par la masculinité dominante de l'Académie Goncourt (sept hommes contre trois femmes). Par ailleurs, on a pu reprocher au Goncourt le non-rajeunissement de son jury, que certains considèrent comme « une maison de retraite » (Jules Renard cité par Combis 2017). En effet, la moyenne d'âge du jury Goncourt est de soixante-six ans, et chaque membre de l'Académie Goncourt est coopté à vie par les autres.

Étant donné ce qui précède, nous entreprenons ici de nous pencher sur la liste Goncourt 2017. Que nous révèle-t-elle, notamment en ce qui touche au choix de son lauréat, mais aussi en ce qui concerne ses invariants thématique et poétique ? Comment est-ce que la querelle sur le non-rajeunissement du jury Goncourt s'actualise-t-elle dans la liste et le choix du Goncourt 2017 ? Si on postule que l'un des enjeux du prix Goncourt est d'avoir un impact sur la marche de la société, la société française en l'occurrence, quel message porte le choix de *L'Ordre du jour* ? Pourquoi ce choix Goncourt 2017 n'a-t-il pas connu de succès auprès d'un public jeune ? Ce questionnement s'invite d'autant plus que, pendant que le Goncourt consacrait *L'Ordre du jour* d'Éric Vuillard portant sur la Deuxième Guerre mondiale, le Goncourt des lycéens et bon nombre de Goncourt nationaux – dont les jurys sont beaucoup plus jeunes – consacraient presque unanimement *L'Art de perdre* d'Alice Zeniter, roman axé sur l'immigration. Une sorte de conflit de générations apparaît en filigrane, qui serait à mettre en lien avec le non-rajeunissement de l'Académie Goncourt. Toutefois, il y a fort à croire que dans l'un comme dans l'autre cas de figure, et selon différentes perspectives de perception de la société française contemporaine, c'est la phobie des nationalismes qui, consciemment ou non, a prévalu dans le choix de ces lauréats, mais aussi dans celui des autres Goncourt nationaux que sont *Bakhita*, *Nos richesses* et *Un certain M. Piekieny*. Nous verrons par ailleurs que sur le plan poétique la liste Goncourt révèle une tendance générale caractérisée par une appropriation du domaine de l'histoire, et que cela n'est pas sans rapport avec la phobie des nationalismes précédemment évoquée, et avec l'inconfort que connaît la littérature dans un monde dont l'ultra-capitalisme semble la contraindre à plus de rapport au réel et à plus de portée sociale.

De la phobie des nationalismes

Alors que l'Académie Goncourt – dont la moyenne d'âge, nous l'avons dit, est de soixante-six ans – faisait de *L'Ordre du jour* d'Éric Vuillard le roman de l'année 2017, le Goncourt des lycéens – dont la moyenne d'âge est de seize ans et demi¹ – consacrait *L'Art de perdre* d'Alice Zeniter. Ce roman a par ailleurs reçu la distinction de quatre Goncourt nationaux (Suisse, Belgique, Espagne et Pologne) dont les jurys sont constitués d'étudiants, à la différence de *L'Ordre du jour*, qui n'a reçu la reconnaissance d'aucun jury de jeunes. Cette situation laisse entrevoir un conflit de générations d'autant plus manifeste que l'auteur de *L'Ordre du jour*, né en 1968, est de par son âge (cinquante ans) et de par son expérience de la vie plus proche du jury Goncourt qui l'a consacré, tandis que l'auteure de *L'Art de perdre* qui est née en 1986 (trente-deux ans) est naturellement plus proche des jeunes jurys qui décernent le Goncourt des lycéens et les Goncourt nationaux. Manifestement, les premiers regardent, appréhendent et ressentent le monde actuel sous l'influence des événements qui ont profondément meurtri le contexte européen dans les années 1940, dont ils portent encore le douloureux souvenir. En effet :

[...] avec plus de cinquante millions de morts durant le conflit, la Seconde Guerre mondiale fut le conflit le plus meurtrier de l'Histoire. Ajouté à ces atrocités commises, le traumatisme moral qui découle de ce conflit fut incommensurable. [...] Au-delà du coût humain, les exactions commises durant la Seconde Guerre mondiale sont innombrables : des expériences pseudo-médicales des médecins nazis aux millions de viols commis par les soldats, en passant par des cas de cannibalisme avérés et l'utilisation d'armes chimiques, ce conflit fut véritablement le théâtre d'une horreur inégalée. Au final, aucun camp, que ce soit les Alliés ou l'Axe, n'est exempt d'atrocités. Mais il est certain que le sommet de l'horreur est atteint par les Nazis avec le double génocide des Juifs et des Tziganes, sans oublier la systématization de la torture par la police politique nazie (la Gestapo) en Europe occupée (Charles Larue : 2014).

Comme le souligne le même Charles Larue, « les séquelles et le traumatisme liés à la Seconde Guerre mondiale ont perduré encore de nombreuses années après celle-ci, tant l'ampleur des exactions commises avaient dépassé l'entendement... » (2014). Quoique nés pour la plupart au lendemain de cette tragédie européenne, les membres du jury de l'Académie Goncourt appartiennent à une génération qui a tout de même été durablement affectée par les récits de cette époque. Si on considère cette influence historique, si

1 Les jeunes lycéens qui constituent le jury du Goncourt des lycéens sont âgés de 15 à 18 ans, selon le site officiel de l'Académie Goncourt.

on considère par ailleurs l'idée que la désignation d'un prix littéraire est un acte dont la fonction politique est d'agir sur le fonctionnement de la société², on comprend aussitôt pourquoi, dans une Europe en proie à la résurgence des nationalismes, une œuvre bien écrite qui porte sur le nazisme a toutes les chances de remporter le plébiscite de l'Académie Goncourt, en dépit de nombreux « handicaps » qui, selon Raphaëlle Leyris (2017), auraient dû entraîner sa disqualification³. En effet, *L'Ordre du jour* « nous oblige à repenser l'histoire et à réfléchir au présent. Car les grands noms de l'industrie et de la finance qui particip[èrent] à l'ascension d'Hitler sont ceux qui nous gouvernent encore » (Anik Schuin 2017), et Hitler n'est pas mort avec le nationalisme génocidaire.

Le choix de *L'Art de perdre* par le Goncourt des lycéens et les Goncourt nationaux contraste, à la fois par la thématique développée et par le contexte du récit, avec celui de *L'Ordre du jour* par l'Académie Goncourt. *L'Art de perdre* porte avant tout sur le quotidien tourmenté des Français issus de l'émigration algérienne. S'il remonte à la guerre d'Algérie, c'est pour mieux restituer le décor nécessaire à la compréhension de cette situation. Son actualité est par conséquent beaucoup plus saisissante que celle de *L'Ordre du jour* qui, lui, fait le récit d'événements qui datent de plus d'un demi-siècle, notamment pour une jeunesse dont le quotidien est largement façonné par des phénomènes migratoires. L'insuccès de *L'Ordre du jour* comme le succès de *L'Art de perdre* auprès d'un public jeune n'est donc pas étonnant. La prise en charge du nazisme par une œuvre littéraire, fût-elle dans un style très alléchant, ne saurait produire auprès d'un lectorat qui n'en connaît que quelques récits livresques le même effet poétique qu'elle exerce sur un lectorat qui en a plus ou moins fait l'expérience, pour la simple raison qu'une expérience des faits rend l'individu plus sensible à leur évocation poétique. Il faut souligner en outre qu'en s'engageant à protéger la communauté juive à la suite des atrocités du nazisme, les politiques publiques françaises ont progressivement nourri chez une frange de citoyens français l'image du juif privilégié,

2 La canonisation d'un livre est un acte de légitimation, outre sa valeur poétique, de son contenu idéologique. Elle favorise la réception et la diffusion dudit livre qui peut alors imprégner la conscience collective.

3 « C'est peu de dire que le Goncourt ne semblait guère à "l'ordre du jour" pour Éric Vuillard, tant le neuvième livre de l'écrivain paraissait cumuler les handicaps, en dépit de sa présence parmi les finalistes du célèbre prix. En effet, il est paru en mai, non à la rentrée littéraire (le dernier cas de livre printanier primé en novembre remonte à 1998 : *Confidence pour confiance*, de Paule Constant) ; il a été publié par la maison d'édition que dirigeait encore il y a six mois Française Nysse, la ministre de la culture, et les observateurs estimaient que cela pourrait paraître complaisant que de couronner ainsi un livre Actes Sud ; enfin, comme tous les textes d'Éric Vuillard, *L'Ordre du jour* est un "récit", non un roman – bien des ouvrages, à l'image du *Royaume*, d'Emmanuel Carrère (POL, 2014), se sont vu refuser la simple "sélection" au Goncourt parce qu'ils ne relevaient pas de la fiction » (Leyris : 2017).

image qui aurait fini par produire l'inverse de l'effet escompté, à tel point que de nombreux observateurs constatent aujourd'hui une « résurgence de l'antisémitisme » (Le Priol 2018) dans la société française. Du coup, il n'est pas à exclure que *L'Ordre du jour* ait également fait les frais d'un contexte social français et européen marqué par le sentiment d'une hiérarchisation des crimes et des douleurs qui fait de l'extermination des Juifs le drame suprême devant lequel la portée de tous les autres serait moindre⁴. On note à cet effet qu'à l'exception d'*Un certain M. Piekielny*, toutes les œuvres qui s'intéressent de près ou de loin au sujet du nazisme (*La Disparition de Josef Mengele*, *Niels*, *Les Rêveuses*, *Taba-Tabà*) n'ont pas été plébiscitées par le jeune public européen. Cependant, même si le contraste observé entre le Goncourt et le Goncourt des lycéens s'explique par la différence générationnelle qui sépare les jurys concernés, il demeure qu'il ne s'agit là que d'un contraste apparent.

Au-delà des différences, l'élément fédérateur qui a régi la consécration de ces deux œuvres est la phobie des nationalismes. Tout comme le nazisme dont se nourrit *L'Ordre du jour*, les multiples crises inhérentes à l'immigration en France et transparaissant dans *L'Art de perdre* ont un rapport étroit avec le nationalisme en Europe. Si les partis nationalistes connaissent un réel succès en Europe ces dernières années, c'est parce qu'ils constituent des caisses de résonance d'une xénophobie croissante, entretenue par le sentiment d'un envahissement de l'étranger qui pousse une part de la population à épouser des logiques nationalistes (Aulnas 2016). De ces logiques découlent une accentuation de la stigmatisation, de l'ostracisme et de l'hostilité vis-à-vis de l'étranger, toutes choses qui affectent la vie des migrants et des descendants de migrants. Contexte de migrations, de rencontres et de brassages par excellence, le contexte mondial actuel est paradoxalement aussi celui des replis identitaires exacerbés. La mondialisation caractéristique de cette époque favorise la rencontre des peuples et des cultures, tout en suscitant des peurs qui engendrent le repli sur soi et des comportements nationalistes. L'actualité sociopolitique française est alimentée par des remous anti-migrations ainsi que par de forts soupçons d'antisémitisme avéré ou non : un acte raciste sur trois en 2016 avait pour cible une personne de confession juive, selon une étude d'Arnaud Bevilacqua (2018). Le même auteur explique que « pour l'année 2017 un peu plus de 3000 Français de confession juive ont émigré en Israël », du fait de l'inconfort ressenti en France. Les cas de racisme ou de discours anti-migrants sont légion. Il y a donc lieu de croire que le récit migratoire de la famille de Naïma (*L'Art de perdre*) résonne en écho

4 Or si les chiffres oscillent souvent entre 5 à 6 millions de Juifs exterminés par le nazisme, l'extermination due à la traite négrière s'élève à plus de « 100 millions » de personnes, sans compter les dizaines de millions de ceux qui furent arrachés à leurs familles et à leurs sociétés pour une destination inconnue ; voir Emmanuel Lerouiel (2012).

avec ces multiples autres récits de migrants que charrie le quotidien des Européens, avec leur lot d'injustices et de souffrances dont le jeune public européen est souvent victime ou témoin. À ce propos, un des membres du jury du Goncourt Suisse nous a avoué pendant la préparation de cet article qu'il n'avait pas pu s'empêcher de pleurer à la lecture de ce récit. Même s'ils sont effectués par des jurys que tout oppose, les choix Goncourt de *L'Ordre du jour* et de *L'Art de perdre* semblent donc vraisemblablement régis par le même facteur dominant : la peur – pas nécessairement consciente – d'une montée des nationalismes et de leurs conséquences en Europe.

Cette phobie du nationalisme peut également avoir dicté le choix du Goncourt Roumanie, *Un certain M. Piekielny* de François-Henri Désérable, vu que ce roman puise lui aussi à la source du nazisme. La phobie du nationalisme européen est elle-même révélatrice d'un fort besoin de repentance et d'une exigence d'humanisme ; deux facteurs qui ont fort probablement déterminé la consécration de *Nos richesses* et de *Bakhita*. Ces deux autres Goncourt abordent avec un arrière-plan qu'on dira humaniste le passé très peu glorieux de la France mère des droits de l'Homme.

Nos richesses de Kaouther Adimi (Goncourt Italie) porte sur la question de l'édition dans un contexte algérien de colonisation et de guerre. Mais le récit apparaît au fil des pages comme un hommage inavoué à un grand homme de l'histoire culturelle franco-algérienne – Edmond Charlot – dont il reconstitue la vie et les sacrifices consentis pour la prospérité de l'édition et la diffusion des idées révolutionnaires, aussi bien en Algérie sous la colonisation française qu'en France sous la « colonisation » allemande⁵. Edmond Charlot semble donc incarner le rejet de l'impérialisme et de son excroissance que constitue le nationalisme. Sous la plume de Kaouther Adimi, le personnage prend une dimension mythique qui lui confère un caractère d'autant plus humaniste et héroïque qu'il pourrait inspirer aussi bien le peuple français que le peuple algérien. *Bakhita* de Véronique Olmi (Goncourt Tunisie, Goncourt Orient, Goncourt Serbie et Goncourt Slovénie) aborde quant à lui les questions relatives à l'esclavagisme, à la religion et à l'humanitaire. C'est le récit de la vie d'une ancienne esclave devenue religieuse et canonisée en 2000 par le pape Jean-Paul II, à la suite d'une existence pleine de leçons d'humanité. On pourrait ainsi voir dans la récurrence de la guerre d'Algérie et du colonialisme – deux faits historiques indissociables, qui nourrissent à

5 Si l'on s'en tient à Jean-Claude Hazera (2013), l'expression « la France sous l'occupation » n'est qu'un euphémisme généralement utilisé pour désigner la colonisation de la France par l'Allemagne. En effet, « entre le moment de la signature de l'armistice et la libération du territoire en 1944, la France se trouvait inféodée à l'Allemagne. Un pillage économique, humain et financier [est] exercé en France et la population locale [ne peut rien faire d'autre] que [de] se soumettre à l'occupation allemande avec tout ce qu'elle inclut en termes de restriction, de pénurie et de dictature ».

des degrés variés cinq des quinze textes de la liste Goncourt : *L'Art de perdre*, *Nos richesses*, *Taba-taba*, *Un loup pour l'homme* – la réalité d'une société française aux prises avec un passé source d'inconfort, et désireuse de mettre des mots sur ces périodes troubles de son histoire afin d'expurger sa conscience collective. C'est un désir d'ailleurs illustré par la France officielle qui, pour la première fois depuis plus d'un demi-siècle, a reconnu en 2017, par la voix de son président Emmanuel Macron, que la colonisation fut un crime contre l'humanité.

Tiens ferme ta couronne de Yannick Haenel est l'un des Goncourt 2017 (Goncourt Bulgarie) dont les sujets principaux sont la solitude, ainsi que la littérature dans ses rapports avec le cinéma et la société de consommation. Au vu de sa rupture thématique⁶ avec les autres Goncourt, on pourrait dire de ce roman qu'il est l'exception qui confirme la règle. Mais sur le plan poétique, il s'inscrit dans le procédé de l'exofiction qui est un des fils d'Ariane de la liste Goncourt 2017, car le récit est tissé autour du réalisateur et cinéaste français Jean-Pierre Melville.

L'exofiction à la mode

Dans la liste Goncourt 2017, le thème de la littérature revient très souvent, soit à travers la construction des récits autour d'acteurs historiques du monde littéraire, soit à travers des pratiques intertextuelles qui font émerger dans l'espace d'un récit des récits d'autres écrivains, soit à travers un questionnement sur l'art littéraire. On note dès lors une tendance à faire de l'exofiction un modèle de création privilégié. Philippe Vasset et Frédéric Roussel déclarent à ce sujet que « la fiction aujourd'hui se construit beaucoup à partir d'énigmes que nous présente le réel. La mode n'est plus à l'introspection et au décortilage littéraire de sa psyché : les romanciers préfèrent se tourner vers le monde extérieur pour le réécrire » (de Chalonge 2016). Dans une tribune publiée dans *Le Monde*, Aurélien Delsaux, Sophie Divry et Denis Michelis (2018) s'offusquent de cette tendance à l'exofiction, qui irait de pair avec une certaine impossibilité de la littérature française à dire le contemporain. Selon Muriel Steinmetz, « l'exofiction définit le roman en brouillant (ou du moins en remaniant) la frontière entre fiction et biographie, voire en utilisant des personnages plus ou moins célèbres ou en s'inspirant de récits historiques d'époques diverses » (de Chalonge 2016). En effet, « l'exofiction s'empare d'une personnalité publique pour réécrire complètement son histoire, à l'inverse de la biographie romancée qui reste globalement fidèle au

6 Le récit n'aborde pas les questions les plus récurrentes de la liste Goncourt 2017 qui se rapportent soit au nationalisme en Europe (nazisme, l'immigration) soit à la colonisation française.

personnage dépeint. Avec l'exofiction, les écrivains dépassent le seul enjoinement du réel : ils l'abolissent pour en procurer un autre » (de Chalonge 2016). La littérature s'autorise ainsi le plein droit d'investir le domaine de l'histoire. Les faits et personnages historiques deviennent des matériaux littéraires à part entière, sans que la littérature ne perde pour autant son identité. Cette démarche poétique a l'avantage de renforcer le caractère de la littérature comme lieu de mémoire et de lui procurer plus de matérialité, et par conséquent plus d'intérêt social, à une époque où l'ultra-capitalisme somme chaque activité humaine de justifier son utilité/intérêt matériel ou de disparaître. Si on considère que les phénomènes de mode sont contextuels, peut-être faut-il en effet comprendre cette mode littéraire comme une exigence de son contexte de création et comme l'expression d'un instinct de survie. Cela explique-t-il que dans une Europe traversée par des crises migratoires le sujet de l'immigration soit quasiment absent de la liste Goncourt 2017 ? Comment comprendre que l'écriture de notre contemporanéité cède la place à ce qu'A. Delsaux, S. Divry et D. Michelis (2018) appellent « littérature du rétroviseur » ? En dehors de *L'Art de perdre* qui est construit autour du phénomène migratoire, la liste Goncourt 2017 fait la part belle au nazisme. Comme nous l'avons vu plus haut, il n'y a aucun doute que l'Europe des crises nazies parle à l'Europe des crises migratoires. Il n'est donc pas étonnant que les plus grandes distinctions du Goncourt (le Goncourt et le Goncourt des lycéens) aient été attribuées à deux romans qui traitent, l'un de la machine nazie, et l'autre principalement de la migration. La poétique de l'exofiction, nourrie par les « sociétés marchandes »⁷ contemporaines qui s'accommodent peu de tout ce dont la rentabilité concrète ou matérielle n'est pas évidente, charrie le phénomène du nazisme qui certes n'appartient pas à une époque toute récente, mais qui par son caractère nationaliste fait écho à l'actualité migratoire du continent.

Le nazisme et l'immigration : Un certain M. Piekielny dans *L'Art de perdre*

Le contraste entre le choix Goncourt (*L'Ordre du jour*) et celui du Goncourt des lycéens (*L'Art de perdre*) n'est donc qu'apparent. *Un certain M. Piekielny* (Goncourt Roumanie) établit le lien manifeste qui existe entre ces deux

7 Selon la terminologie de Michael Sandel (2015), il convient d'entendre ici une société qui est sous l'emprise de la « pensée marchande », une société dans laquelle les valeurs du marché envahissent « tous les aspects de nos vies, de la famille aux relations personnelles en passant par la santé, l'éducation, la politique et la vie civique », une société où l'argent et la richesse matérielle semblent devenus des valeurs suprêmes. Il s'agit d'une situation qui est propre non pas aux seules sociétés européennes, mais à pratiquement toutes les sociétés dites modernes ».

œuvres, notamment quant à leurs préoccupations majeures, le nazisme et la migration.

Un certain M. Piekielny ou l'art de la promesse

L'art scriptural de cette œuvre repose sur le motif de la promesse, en premier lieu celle que le narrateur François-Henri Désérable (du même nom que l'auteur) fait à son ami de l'accompagner à Minsk pour l'enterrement de sa vie de garçon. Cette promesse ne sera jamais tenue, car son auteur se détournera de ce voyage en cours de route, en tombant fortuitement sur un édifice où a vécu autrefois son écrivain préféré, Romain Gary. Dès lors, le roman de Gary *La Promesse de l'aube* devient son seul centre d'attention. Le narrateur délaisse pour ainsi dire une promesse pour une autre. Il se souvient avoir lu *La Promesse de l'aube* à plusieurs reprises quand il était plus jeune, notamment pour son passage à l'oral du bac. Dans *La Promesse de l'aube*, qui fait finalement l'objet de tout le récit, c'est encore, comme le dit le titre, de promesse qu'il est question, celle notamment que la mère de Romain Gary faisait autrefois à qui voulait l'entendre au sujet de son fils, à savoir que celui-ci était promis à un bel avenir. En s'appuyant sur cette prophétie maternelle, un Juif du nom de M. Piekielny⁸, esseulé et terrorisé par le système nazi, fera promettre à Gary de parler de lui aux autorités du monde, quand il deviendra un homme important. Par sa demande, M. Piekielny fait promettre à Gary de plaider la cause des Juifs, de la porter à la connaissance des grands décideurs, afin que ceux-ci ne puissent justifier leur inaction en prétendant une quelconque ignorance. Ce Juif finira ses jours dans les fours crématoires des nazis, en compagnie de quelques autres millions de Juifs d'Europe. Mais François-Henri Désérable n'en est pas si sûr, et tout au long du récit dont il est le narrateur, il enquête sur l'identité réelle de ce personnage du roman de Romain Gary, M. Piekielny, dont il essaie de reconstituer l'existence et les circonstances de la mort. Ce dont il est sûr, en revanche, c'est que les promesses faites par la mère de Romain Gary puis par Romain Gary lui-même seront tenues, car ce dernier connaîtra effectivement un brillant destin en tant que diplomate et écrivain, et il tiendra sa parole vis-à-vis de M. Piekielny. En concentrant son récit sur ce personnage juif, François-Henri Désérable apparaît à son tour comme un auteur qui, comme dans une course de relais, prend sur lui le devoir de poursuivre la mission de son prédécesseur Romain Gary. Tout se passe comme si l'engagement de son idole vis-à-vis de M. Piekielny lui incombait désormais, afin que par cette continuité les horreurs de la Shoah demeurent présentes dans la mémoire collective européenne. Sauf que, dans le contexte d'écriture qui est

8 Celui-ci avait en effet fini par croire au destin fort prometteur que la mère de Romain Gary lui prédisait.

celui de François-Henri Désérable, le nazisme est terminé depuis plus d'un demi-siècle, et que la cause des Juifs a été entendue. Dès lors, en portant un regard rétrospectif sur la condition du Juif d'hier, l'œuvre s'illustre comme une sensibilisation contre les nationalismes galopants de notre époque, dont la cible privilégiée semble être le migrant.

M. Piekielny migrant

Certains Français jugent le système politique de leur pays comme excessivement protecteur de la communauté juive, et le tour pris récemment par le conflit israélo-palestinien semblent réanimer ces dernières années un sentiment anti-juif en France ; cependant, c'est le migrant qui apparaît comme tenant le rôle du véritable Juif moderne, ce que *L'Art de perdre* rappelle fort bien, dans une liste Goncourt qui fait la part belle au nazisme⁹. Dans un style très émouvant, Alice Zeniter fait voyager ses lecteurs dans la vie de trois générations d'une famille française d'origine algérienne. On y voit toute la difficulté liée au fait d'être migrant à notre époque. Celui-ci se trouve sans cesse ballotté entre sa terre d'accueil, dont les natifs lui rappellent qu'il n'est pas des leurs, et sa terre d'origine, où il n'a plus d'attache : même si elle est née en France où elle a grandi et travaille, Naïma ressent encore quotidiennement que les regards et les allusions de son entourage lui disent qu'elle est d'ailleurs. Cet ailleurs qu'elle ne connaît que de nom et dont la langue se réduit pour elle aux quelques mots qu'elle sait prononcer, c'est l'Algérie d'où est venu son grand-père Ali en 1962, à la suite de la guerre d'indépendance qui a opposé le pays à la France. Comme bon nombre d'Algériens accusés de trahison pour avoir collaboré avec la puissance coloniale, Ali était devenu indésirable dans son pays et avait été obligé d'émigrer en France, amenant avec lui sa famille. Pendant des années, lui et ses proches vivront dans des conditions exécrables, dans des camps temporaires dont la réalité et le quotidien sont fort éloignés des privilèges de la belle France dont on leur avait fait croire en Algérie qu'ils étaient citoyens à part entière – cette France pour laquelle Ali avait combattu lors de la Première Guerre mondiale. La nouvelle vie dans une riche France d'accueil est aux antipodes de la vie de bourgeois que ce grand propriétaire de terres et de plantations d'oliviers avait menée avec sa famille dans sa pauvre Algérie d'origine. Si ce nouveau monde révèle à Ali que son analphabétisme est son plus gros handicap, sa douleur est quelque peu atténuée par l'idée qu'il pourrait éviter cette tare à son fils Hamid, le futur pilier de la famille. Aussi est-ce avec beaucoup d'espoir qu'il ravale sa fierté, se tue à la tâche et essuie toutes sortes d'humili-

9 Comme sujet, le nazisme apparaît dans six des quinze textes de la liste Goncourt : *Un certain M. Piekielny*, *La Disparition de Josef Mengele*, *Niels*, *Les Rêveuses*, *Taba-Tabu*, *L'Ordre du jour*.

liations dans les usines où il doit faire valoir sa force de travail, alors même que son âge l'invite à la retraite. Pour satisfaire son père, Hamid est tout à fait prêt à relever le défi, mais c'est sans compter avec la xénophobie qui, à force d'ennuis, va le détourner du chemin de l'école un peu prématurément. Il finit par épouser une Française, union dont naîtra Naïma.

L'Art de perdre nous plonge ainsi dans ce qui constitue probablement le plus grand défi de l'ère de la mondialisation : le problème migratoire. Si à cette époque de forte mobilité les biens et les services traversent assez librement les frontières nationales, il n'en est pas de même pour les humains, qui sont soumis à des mesures très restrictives. Pour ceux qui parviennent à franchir les frontières et qui vivent parfois depuis de nombreuses années dans un pays autre que leur pays d'origine, la tranquillité est un luxe constamment menacé par la xénophobie, le racisme et l'ostracisme. À ce titre, Naïma incarne tous ces immigrés pris au piège par un monde qui a atteint sa vitesse de croisière en matière de mobilité humaine, avec tout ce que cela implique comme transformations identitaires, mais qui peine encore à actualiser sa conception de la notion d'identité. Le logiciel mental de l'humanité garde encore une représentation essentialiste de l'identité, à une époque où celle-ci est en réalité dynamique et multiple. La plupart du temps, l'Homme contemporain se cramponne encore à ce qu'Amin Malouf (2001) appelle à juste titre « les identités meurtrières », qui consistent à réduire une personne à une seule de ses appartenances. Le drame de Naïma est d'appartenir à ce monde-là, celui qui vit dans le déni de ses propres transformations, lesquelles s'opèrent en direction d'une reconfiguration de l'humanité sans clivage entre Blancs, Noirs, Jaunes... Ce sont ces transformations qui font d'ailleurs du préfixe « multi » une caractéristique fondamentale des sociétés contemporaines : multiraciales, multiculturelles, multilingues, multiethniques, multimédiatiques... Dans ce monde-là, le migrant est encore martyrisé, alors même qu'il en est le symbole le plus vivant. Il est ostracisé alors qu'il incarne l'espoir d'un avenir meilleur, du fait de sa capacité à concilier les cultures et donc à dissiper les incompréhensions qui sont la source majeure des conflits entre des groupes humains différents. Rejeté aussi bien par sa terre d'accueil que par sa terre d'origine, le migrant est frappé du sceau de l'apatridie, alors même qu'il est détenteur de deux patries. Carpanin Marimoutou (2013 : 25) souligne à cet effet qu'« on pourrait dire que l'une des marques du migrant, c'est précisément cette assignation à un ailleurs perpétuel, [c'est-à-dire à un non-lieu du fait de sa non-conformité au discours normatif de la nation]. Les migrants sont rendus étrangers aux mondes précisément parce qu'il leur est refusé de les habiter ».

Si Naïma doit remonter plusieurs générations pour expliquer son présent, c'est en raison de l'inconfort que lui inflige un contexte social français en retard par rapport à l'évolution des questions identitaires ; en raison en

somme de sa situation entre une France qui lui rappelle sans cesse qu'elle est étrangère, et une Algérie qui l'a bannie depuis son grand-père Ali. À ce titre, si nous devons aider M. François Henri Désérable à boucler son enquête sur l'identité de M. Piekielny, nous lui dirions qu'il est bel et bien vivant, et qu'il s'appelle désormais M. Migrant ; la bonne nouvelle étant qu'il peut encore l'aider à échapper à l'extermination.

Si l'on s'en tient aux études postcoloniales, les pratiques et les discours du système colonial français ont survécu à l'érosion du temps et aux contre-discours, et ils continuent de faire des ravages en Afrique francophone. Le malaise que l'impérialisme français continue de distiller sur ses ex-colonies africaines est l'une des causes majeures du décès de plus de 9764¹⁰ migrants dans leur tentative désespérée de gagner l'Europe via la Méditerranée ; des décès enregistrés dans la seule période de 2015 à 2017. À cet effet, venir en aide à M. Piekielny – désormais M. Migrant – consisterait par exemple à interpeller l'humanité des dirigeants politiques africains et français sur la nature actuelle des relations entre la France et chacune de ses anciennes colonies africaines, afin que cesse une hécatombe que d'aucuns n'hésitent pas à nommer la Shoah¹¹ contemporaine.

Bibliographie

- Adimi, Kaouther, *Nos richesses*, Paris, Le Seuil, 2017.
- Aulnas, Patrick, « L'inquiétante montée des nationalismes en Europe », *Contrepoints*, 2016, <https://www.contrepoints.org/2016/10/04/267754-montee-nationalismes-europe> (consulté le 26/06/18).
- Bevilacqua, Arnaud, « Les chiffres de l'antisémitisme en France », *La Croix*, 2018, <https://www.la-croix.com/Religion/Judaisme/chiffres-lantisemitisme-France-2018-01-31-1200910288> (consulté le 23/06/18).
- de Chalonge, Mathilde, « De la fiction à la biographie, l'exofiction, un genre qui brouille les pistes », *ActuaLitté*, 2016, <https://www.actualitte.com/article/monde-edition/de-la-fiction-a-la-biographie-l-exofiction-un-genre-qui-brouille-les-pistes/66392> (consulté le 27/06/18).
- Combis, Hélène, « Des jurés séniles, un micro au plafond... 10 histoires sur le Prix Goncourt », *France Culture*, 2016, <https://www.franceculture.fr/litterature/celine-qui-rate-le-goncourt-un-journaliste-cache-dans-le-placard-chez-drouant-10-histoires-sur-un> (consulté le 10/10/18).

¹⁰ Selon les chiffres de l'Agence des Nations Unies pour les réfugiés.

¹¹ Entre 2014 et 2018, l'Organisation Internationale pour les Migrations (OIM) estime à presque 17000 le nombre de migrants morts dans la traversée de la Méditerranée (voir Fabien Lebourcq 2018).

- Delsaux, Aurélien, Divry, Sophie & Michelis, Denis, « Pour dire notre époque monstrueuse, il faut des romans monstrueux », *Le Monde*, 2018, https://www.lemonde.fr/idees/article/2018/11/03/pour-dire-notre-epoque-monstrueuse-il-faut-des-romans-monstrueux_5378351_3232.html (consulté le 10/11/2018).
- Désérable, François-Henri, *Un certain M. Piekieny*, Paris, Gallimard, 2017.
- Deville, Patrick, *Taba-Tabà*, Paris, Le Seuil, 2017.
- Gandillot, Thierry, « Le siècle des Goncourt », *L'Express*, 2003, https://www.lexpress.fr/culture/livre/le-siecle-des-goncourt_818882.html (consulté le 07/10/2018).
- Giraud, Brigitte, *Un loup pour l'homme*, Paris, Flammarion, 2017.
- Guez, Olivier, *La Disparition de Josef Mengele*, Paris, Grasset, 2017.
- Haenel, Yannick, *Tiens ferme ta couronne*, Paris, Gallimard, 2017.
- Hazera, Jean-Claude, « 1940-1944 : quand la France était une colonie », *Le Monde.fr*, 2013, https://www.lemonde.fr/economie/article/2013/04/03/1940-1944-quand-la-france-etait-une-colonie_3151952_3234.html (consulté le 26/06/18).
- Jaenada, Philippe, *La Serpe*, Paris, Julliard, 2017.
- Lafon, Marie-Hélène, *Nos vies*, Paris, Buchet-Chastel, 2017.
- Larue, Charles, « Le traumatisme moral de la Seconde Guerre mondiale », *Les yeux du monde.fr*, 2014, <http://les-yeux-du-monde.fr/histoires/17015-le-traumatisme-moral-de-la-seconde> (consulté le 23/06/18).
- Lebourcq, Fabien « Combien de migrants sont morts en Méditerranée ? Où sont-ils enterrés ? », *Libération*, 2018, https://www.liberation.fr/checknews/2018/08/09/combien-de-migrants-sont-morts-en-mediterranee-ou-sont-ils-enterres_1671300 (consulté le 10/11/18).
- Le Priol, Mélinée, « Assiste-t-on à une résurgence de l'antisémitisme ? », *La Croix*, 2018, <https://www.la-croix.com/Religion/Judaisme/VIDEO-Assiste-resurgence-lantisemitisme-2018-07-05-1200952870> (consulté le 15/9/18).
- Lerouiel, Emmanuel, « Quel est le bilan humain de la traite négrière ? », *LAfrique des Idées*, 30 avril 2012, <http://www.lafriquedesidees.org/quel-est-le-bilan-humain-de-la-traite-negriere/> (consulté le 15/9/18).
- Leyris, Raphaëlle, « L'Ordre du jour d'Éric Vuillard, couronné par le prix Goncourt », *Le Monde.fr*, 2017, https://www.lemonde.fr/livres/article/2017/11/06/le-prix-goncourt-recompense-eric-vuillard-pour-l-ordre-du-jour_5210830_3260.html (consulté le 23/06/18).
- Maalouf, Amin, *Les identités meurtrières*, Paris, Librairie générale française, 2001.
- Marimoutou, Carpani, « Se représenter migrant(e) », in *Genre et migrations postcoloniales. Lectures croisées de la norme*, dir. par Nadia Ouabdelmoumen et Yolaine Parisot, Rennes, PU Rennes, 2013, pp. 19-38.

- Olmi, Véronique. *Bakhita*, Paris, Albin Michel, 2017.
- « Prix Goncourt », *Savoir.fr Littérature*, 2011, <https://litterature.savoir.fr/les-prix-goncourt> (consulté le 12/07/18).
- Ragougneau, Alexis, *Niels*, Paris, Viviane Hamy, 2017.
- Ravey, Yves, *Trois jours chez ma tante*, Paris, Éditions de Minuit, 2017.
- Sandel, Michael, « La marchandisation de la société », *Le Temps*, 7 janvier 2015, <https://www.letemps.ch/societe/marchandisation-societe> (consulté le 10/10/2018).
- Schuin, Anik, « Le prix Goncourt décerné à Éric Vuillard pour *L'Ordre du jour* », *RTS*, 2017, <https://www.rts.ch/info/culture/livres/9060684-le-prix-goncourt-decerne-a-eric-vuillard-pour-l-ordre-du-jour.html> (consulté le 10/10/2018).
- Sénécal, Didier, « Le Goncourt inconnu », *L'Express*, 1999, https://www.lexpress.fr/culture/livre/goncourt-32_801659.html, 01/11/199 (consulté le 25/06/2018).
- Verger, Frédéric, *Les Rêveuses*, Paris, Gallimard, 2017.
- Vuillard, Éric, *L'Ordre du jour*, Paris, Actes Sud, 2017.
- Zeniter, Alice, *L'Art de perdre*, Paris, Flammarion, 2017.